

L'UNIVERS PHILOSOPHIQUE ET MORAL DE L'ECRIVAIN

Analyse thématique de l'oeuvre de L. Guilloux

Ahmed OULD GAOUAD

Nous nous proposons au cours de ce travail de présenter un auteur à travers son oeuvre, ce qui nous permettra de dégager un profil philosophique et poétique. Définir un portrait (philosophique, moral...) en même temps que ce qui, dans ce portrait, justifie le choix de notre thème de recherche comme lecture possible/impossible du corpus analysé.

Ce travail vise à faciliter une relecture des romans que nous avons choisis. En outre il permettra de comprendre certaines contradictions qui semblent marquer la philosophie et l'éthique de Louis Guilloux alors qu'elles sont le plus souvent le résultat d'une approche partielle de l'oeuvre de cet auteur.

Nous nous sommes servis, au cours de cette analyse, de textes tirés de Carnets¹ de Louis Guilloux, qui ont été son "journal intime" de 1921 à 1974.

D'autres documents nous ont aidé, dont une Radioscopie de J. Chancel avec L. Guilloux², qui corroborent ce que nous avons relevé dans les Carnets, mais aussi dans La Maison du Peuple³, Compagnon, Salido, OK Joé⁴ et surtout dans Le Jeu de Patience⁵, autre véritable "journal intime", où nous retrouvons les mêmes préoccupations, la même problématique et la même éthique.

1. La Fatalité et la détresse de l'Homme

"Dans Gogol : "Créer des personnages", comme on dit, serait en soi une activité absurde si ces personnages n'étaient des signes, les moyens d'un langage métaphorique. S'il n'y a pas de métaphore, il n'y a pas d'art, il n'y a rien que de l'écriture.. C'est pourquoi, il est si dangereux de penser que le plus grand art est celui qui rend le mieux compte de la réalité. Il n'y a pas de réalité directement transposable dans l'art. Ce qui ne veut pas dire que l'art ne puisse pas se proposer pour objet de restituer la réalité mais à condition de la recomposer"(6)

"Récomposer la réalité", tel semble bien avoir été le but que s'est en effet fixé L. Guilloux. La poétique de l'auteur sera construite autour de cette restructuration de l'espace, du temps et de la véritable nature des hommes.

Cette tentative de reconstitution et d'éclaircissement est d'autant plus nécessaire que la réalité du monde est inextricablement complexe et fatalement tragique pour qui se donne pour objet de la penser.

Les exemples illustrant cette vision pessimiste de la vie abondent dans tous les écrits de Louis Guilloux.

"Ainsi tout est ennemi dans ce monde et la menace est partout. Je croyais le savoir, mais je l'apprenais de nouveau. Tout était à recommencer, non pas ce Jeu de Patience sans doute futile, mais cette lente reconstruction de soi-même à laquelle j'avais cru, sans oublier d'ailleurs qu'elle était vouée, comme le reste, à l'anéantissement"(7).

L'ombre et la fatalité deviennent des dimensions organiques parce que très présentes, inhérentes à l'homme, qui les subit faute de pouvoir échapper à leurs déterminismes rigides et malfaisants; car "même les êtres les mieux doués ont leur part d'ombre et de fatalité. Ce qu'on appelle le caractère est constitué d'éléments souvent et presque toujours insoupçonnés de qui les porte en soi, et nos déterminations les plus graves sont toujours, ou presque toujours issues de volontés obscures, incontrôlées, subies par conséquent, ce qui constitue à proprement parler "la fatalité des caractères", grand ressort des romanciers"⁸

Guilloux transcrit dans Le Jeu de Patience cette citation de Le Douce que l'écrivain Meunier, son ami, lui communique dans un billet (c'est l'habitude de Meunier de faire part de ses réflexions à Guilloux par de petits billets dont il lui garnit régulièrement les poches).

"Affreux croupissement, ô nature! Et les hommes sont seuls sur la terre, voilà le malheur. Y a-t-il dans ce champ un homme vivant ? crie le héros russe. Moi aussi je crie, moi qui ne suis pas un héros et personne ne me répond. On nous dit que c'est le soleil qui vivifie l'univers. Il se lèvera, mais regardez-le, n'est-il pas lui aussi un mort? Tout est mort, il y a des morts partout. Seuls, les hommes, et autour d'eux le silence...voilà le monde! Aimez-vous les uns les autres! Qui a dit cela? D'où vient cet ordre ?
Le balancier oscille, impassible, indifférent, hostile peut-être"(9)

Dans ses Carnets, Guilloux renchérit¹⁰ :

"(...) Mais qu'est-ce donc que vivre ? Je ne le sais pas. Je ne le sais plus. Tout s'est brouillé. Tout me paraît vain, absurde, atroce. Rien ne va nulle part. Mais nous sommes là...
Créatures bien vivantes, comme dirait Lambert dans sa dernière lettre à Petit, bien ignorantes, bien méchantes, bien obscur, ridicules".

Il s'agit véritablement d'une immense détresse de l'homme, dans un monde hostile et écrasant : "nous sommes tous dans la même attente, dans la même détresse"¹¹.

Malgré cette hostilité du monde qui enchaîne et paralyse l'homme par son déterminisme et semble le condamner à priori, L. Guilloux reste profondément un grand humaniste dans la mesure où il croit, malgré tout, que l'homme peut encore, sinon changer le cours de l'histoire tragique de l'humanité, du moins tirer profit des leçons que l'expérience de la vie des générations a accumulées, en changeant la perception que l'homme a de lui-même, de ses semblables et du monde.

Nous assistons ainsi à l'émergence d'une philosophie qui a comme point de départ un désespoir et un grand mépris du monde et de l'homme, et pour d'arrivée une renaissance de l'espoir en la confiance en l'homme. Nous suivrons la manière dont se fait, chez Guilloux ce passage entre l'espoir et le désespoir, qui aboutit à une conception qui transcende un peu ces deux extrêmes et qu'Albert Camus avait bien observé chez lui : on est ici "au-delà de l'espoir et du désespoir"¹¹.

2. Le monde ne nous doit rien

Pour Guilloux, il ne s'agit pas de s'étendre sur les malheurs liés à la fatalité, au destin d'un Homme isolé et prédéterminé par des forces asphyxiantes et aveugles qui lui ôtent toute sa liberté. C'eût été le "victimiser" exagérément et du même coup réduire considérablement sa part de responsabilité dans les malheurs physiques et spirituels qu'il traverse quotidiennement.

En fait, le monde, la Nature, du fait même de sa cécité et de l'évidence de son injustice, invite l'homme à chercher son statut sans passer par elle, c'est-à-dire en puisant en lui-même les moyens de son épanouissement.

Dans Le Jeu de Patience, nous rencontrons beaucoup de passages qui mettent en évidence cette idée d'un Homme qui doit apprendre à compter sur ses propres potentialités, car le monde, au fond, ne lui doit rien :

"Dire que vivre n'est jamais facile, c'est un lieu commun ; ajouter que mourir ne l'est guère plus, c'en est une autre (...) : c'est un grand scandale d'ajouter au malheur des hommes.
Au reste, le monde ne nous doit rien"¹³.

Non seulement le monde ne nous doit rien, mais on ne nous avait rien promis : l'homme n'a de contrat ni avec la nature, ni avec Dieu, ni même peut-être avec les autres hommes :

"- Allons! oui, Pablo était mort, et Gautier le traître serait fusillé, mais on ne nous avait rien promis. Ni Pablo, ni Gautier, n'avaient de contrat en poche. Ni personne"¹⁴

"- Que lui dire? Quelle n'avait pas de contrat, qu'on ne lui avait rien promis - pas même son père?"¹⁵

C'est pourquoi, il y aura un dépassement progressif vers une plus grande responsabilisation de l'homme, et un déplacement du sentiment de suffisance qui lui donne bonne conscience et lui permet de justifier ses faiblesses par l'action maléfique de forces transcendantes, absolues et irrésistibles, qui ont nom Fatalité, Destin, Monde ou Dieu.

3. La responsabilité de l'homme

"Je lui ai rapporté nos grandes impuretés historiques... et Dieu sait pourtant si j'aime mon pays. Dieu sait s'il l'aime et s'il est prêt au sacrifice (...) mais précisément, je lui ai rappelé...la guerre de Hollande, les atrocités ordonnées par Louvois, le martyr des bourgs de Swammerdam et Bodegrave... Swammerdam ! où l'on grilla tous les Hollandais qui se trouvaient dans le village, dont on ne laissa pas un sortir des maisons - au témoignage de Louvois lui-même...

Et le Palatinat...Et, plus tard, l'Espagne, le massacre du 2 mai 1808...
Il faut savoir cela. Il faut s'en souvenir maintenant. Non ! Personne n'est pure, aucune nation. Il faut savoir cela complètement. Si on veut lutter..."¹⁶

Ce ne sont plus le destin ou la fatalité ou une quelconque force extra-humaine qui sont à l'origine des maux de l'humanité, mais l'homme lui-même. Curieusement, l'Homme redevient le moteur (conscient, sémi-conscient ou inconscient...) de l'Histoire; une Histoire qu'il ne subit plus mais qu'il fait, et dont il ne tire même pas les leçons, pourtant éclatantes de clarté, qu'elle véhicule.

L'accent est à plusieurs reprises mis ici sur l'irresponsabilité des hommes; mais cette irresponsabilité n'a rien à avoir avec un quelconque déterminisme imposé par la nature. L'Homme n'a pas su tirer leçon de la première guerre mondiale (les dernières amnésies fatales illustrent cette inconséquence de l'Homme); il a répété avec une précision presque voulue les mêmes erreurs pour retomber dans une autre guerre. Le Sang Noir, c'était la leçon au prix d'un sacrifice immense qui est la guerre de 1914-1918. Dans la deuxième partie des Carnets et dans Le Jeu de Patience, Guilloux ne cesse de s'étonner et de s'indigner devant une si grande inconséquence des hommes.

Jusque dans les dernières années de sa vie, il a dénoncé, il s'est indigné de telle sorte que son amour et sa volonté de réinvestir sa confiance en l'homme ont

parfois pris des détours donnant à penser à l'existence chez lui d'une véritable misanthropie.

Dans l'interview qu'il a accordée à J. Chancel¹⁷, il déclare, sur un ton désabusé mais calmement : "j'abomine le monde d'aujourd'hui", "la réalité n'est presque jamais gaie".

Il dénonce sans ambages "la bêtise commune, l'acceptation commune de la vulgarité, de la sottise proliférante"¹⁸ ; enfin cette terrible constatation :

"Les hommes sont faits de telle sorte qu'ils peuvent donner leur sang à un ami, mais l'argent, non : c'est un terrible tabou"¹⁹.

Les tentatives de l'Homme pour changer son univers et surtout pour se changer lui-même sont souvent ou mesquines ou insuffisantes, ou inutiles. Les deux grandes tentatives de l'homme sont la politique - qui se propose de régler selon le "bon" sens la vie sociale- et la littérature. Or voilà, comment L. Guilloux considère les partis politiques et les "partis religieux":

"Je suis mal à l'aise là-dedans, je ne sers à rien; et j'aime pas"²⁰.

Quant à la littérature, elle n'est par essence qu'une proposition, et comme telle peut non seulement être refusée, mais encore tout simplement mal connue, voire même inconnue. L'écrivain ? "C'est un courtisan doublé d'un exhibitionniste"²¹. Ce qui fait accepter à Guilloux cette définition déjà utilisée de la littérature :

"La littérature c'est la prostitution"²² ; "et quelque fois ça va très loin". "La littérature c'est le malentendu permanent"²³

Le personnage, qui est l'un des éléments-pivots constitutifs des oeuvres littéraires tire son inefficacité de la surdité et de l'incompréhension du lecteur d'une part, et d'autre part de la nature même de sa démarche; car

"Le personnage ne fait que des propositions ou une proposition d'amour. Mais on lui répond mal - on ne lui répond pas"²⁴.

Pour L. Guilloux, cet état de l'Homme résulte en premier lieu de la constance d'un sentiment qu'il a observé chez ses contemporains tout le long de sa vie : ce sentiment, c'est celui de la Peur.

Non pas, ou pas seulement la Peur de l'Homme devant une nature hostile, mais sa peur devant lui-même, sa peur de se regarder en face, sa peur de reconnaître ses torts pour repartir sur de nouvelles bases plus solides, plus saines et plus transparentes :

"Les hommes ont peur d'eux-mêmes, d'où le malheur du monde. on ne peut pas persévérer dans le tort"²⁵ .

C'est pourquoi, la véritable question qu'on devrait poser aux gens est, pour Guilloux, la suivante :

"Dites-moi la dernière fois où vous avez rougi; dites-moi la dernière fois où vous avez pleuré"²⁶ .

Ce que Guilloux répète ici, en 1976, il l'a déjà écrit, longtemps avant, dans ses Carnets, où, répondant à la question d'un journaliste de Radio-Luxembourg ("Qu'est-ce pour vous que l'essentiel ?"), il écrit :

"(...) Il s'agit de savoir ce que l'on pense du destin de l'humanité. (...) Je leur dirai (aux hommes) : "Vous avez tort et vous le savez" (...). Il n'est personne au monde aujourd'hui qui ne sache à quoi s'en tenir? Et que nous faisons tous ce que nous ne devons pas faire, ce que nous ne voulons pas faire, que nous acceptons tous ce que nous savons ne pas pouvoir, ne pas vouloir accepter, que nous nous laissons tous entraîner en mettant tout sur le compte de la fatalité historique, aussi bien d'un côté que de l'autre du rideau de fer, ou du mur de l'argent"²⁷ .

En 1948, trente ans auparavant, il écrivait dans Le Jeu de Patience :

"Non... il y a autre chose sans doute, mais de trop délicat. Pour le reste, c'est ce que nous voyons : l'horreur. Peu d'hommes ont le courage de se l'avouer, et, en général, ils n'aiment pas qu'on le leur dise... Pourtant, à mon avis, ils savent tous que c'est leur faute. Ils savent qu'ils ont tort.

La même année, qui est celle de la publication de son Jeu de Patience, Guilloux notait dans ses Carnets lors d'une visite en Algérie alors colonie française:

"(...) Je me sens ici une mauvaise conscience. Dans les rues de Blida, cet agent de ville portant exactement le même uniforme que les agents de ville de Saint-Brieuc qui règle la circulation, et le spectacle de cet agent, entouré d'une foule bariolée d'hommes à turbans et à gandouras, de femmes voilées, de têtes coiffées de fez rouges, est une belle expression de ce qu'il y a à la fois d'absurde et d'humoristique au sens humour noir, et de salaud, dans la situation. Je ne suis pas l'aise. je me sens parfaitement étranger, occupant (...)"²⁹ .

La responsabilité de l'homme est donc directement mise en cause; ce qui du même coup laisse entrevoir une possibilité de salut pour l'homme, si minime soit-elle. Il

suffirait, pour accéder à ce salut, que chacun acceptât de "se construire" et d'affronter pleinement ce fatal "retour à soi" dont parle aussi Jean Guehenno³⁰ (autre écrivain des années trente, ...). Retour à soi qui est une véritable source de peur et de douleur de l'homme, de son déchirement et de sa mauvaise conscience.

Mais c'est justement cette douleur et cette vulnérabilité des hommes qui fondent leur grandeur aux yeux de Guilloux, car c'est pour elles qu'ils se rapprochent et acquièrent la qualité d'humains :

"Si rien ne se mesurait qu'à la douleur des hommes, alors vraiment tous les hommes étaient frères.. Peut-être même n'y avait-il fraternité que là"³¹ .

4. La douleur qui réhabilite

C'est la douleur qui unit les hommes. Elle unit même le criminel, (le bourreau), et la victime, le traître Gautier (qui a dénoncé, à l'occupant étranger, les Résistants et les a envoyés à la mort) et la pauvre vieille femme dont les fils sont tombés un à un sur le champ de bataille. Voici comment Guilloux présente Gautier:

"Il avoue tout. Il semble que rarement un homme s'est chargé de plus de crimes et pourtant il faudrait tenir compte du ton de voix, des regards, de cette main gelée fourrée dans une chaussette de laine, de ce col de pardessus maintenu fermé sous la pression d'un doigt, de ce long visage pas rasé, du fait, en un mot, qu'il ne s'agit plus du tout du même homme".

"- Naturellement, dit Yves de Lancieux, c'est toujours un autre qu'on juge - mais c'est le même qu'on fusille".³²

Du côté de la victime, la douleur est tout aussi réhabilitante, humanisante :

"(...) La vieille femme crevée de douleur en apprenant qu'un deuxième de ses fils venait de tomber au front et hurlant derrière ses grosses mains d'ouvrière un soir, au milieu de la baraque à peine éclairée; les autres femmes autour d'elle, se lamentaient comme un chœur antique (...) Il n'y a qu'une seule actualité me disais-je : celle de l'homme"³³ .

Dans l'avant-propos qu'il a écrit pour le roman de Guilloux intitulé La Maison du Peuple, Albert Camus rapporte cette anecdote :

"Un jour où nous parlions de la justice et de la condamnation : -la seule clé, me disait-il, c'est la douleur. C'est par elle que le plus affreux des criminels garde un rapport avec l'humain"³⁴ .

Cet aspect de la philosophie de L. Guilloux a été bien vu par Yanick Pelletier qui écrit dans la conclusion de sa thèse :

"S'il fallait désigner un personnage qui symbolise le mieux l'homme tel que dans sa condition L. Guilloux le conçoit, nous choisirons Cripure. Héros d'échec et de douleur, il est l'homme crucifié sur une croix dont la branche verticale symboliserait la transcendance et la branche horizontale la situation au monde. Et la douleur est intolérable en raison des aspirations de l'homme d'une part, en raison de la condition qui lui est faite, d'autre part.

Cripure est l'homme de la grande lucidité. Sa conscience est portée à l'extrême tension possible qui lui permet de juger le monde et les êtres et de se juger soi-même. Cripure n'est pas l'homme absurde, il est l'homme de l'Absurde. L'Absurde qui naît de notre confrontation au monde, aux autres, et à nous-mêmes"³⁵

Juger le monde et se juger soi-même est pour Guilloux, nous l'avons vu, le premier pas vers une humanisation effective de soi-même et du monde. Mais Yannick Pelletier met au second plan un aspect, à notre avis capital, du personnage de Cripure : Cripure l'enseignant, le maître et l'initiateur.

En effet, si Cripure est un personnage important, c'est parce qu'il répond pleinement à la définition que Guilloux donne au statut du personnage en littérature. N'est-il pas, ou ne doit-il pas être "SIGNE", moyen d'un langage métaphorique³⁶ ? C'est fort d'une telle définition, que nous proposerons de faire passer au premier plan le choix qu'a fait l'auteur de la fonction et du statut social du personnage.

Car Cripure n'est pas seulement un homme et un philosophe, il est aussi - il est surtout - un professeur, un enseignant. Ce personnage a pour fonction de former les générations d'hommes, de leur transmettre ce que la société a jugé bon de transmettre. Autrement dit, la fonction de Cripure fait de lui une sorte de pivot dans le jeu social, dans la mesure où il constitue un médiateur entre le passé, le présent et le futur, entre trois états permanents de la société : son attachement à ses valeurs passées, la volonté de s'adapter à son présent et sa tentative d'appréhender le futur pour se préparer à le vivre.

La présence de Cripure est nécessaire parce qu'elle constitue le prolongement logique de la philosophie de L. Guilloux telle que nous l'avons présentée. L. Guilloux ne prône-t-il pas dans le retour de l'homme sur lui-même, un aveu de ses torts, la volonté de se construire et d'affronter ce "fatal retour à soi"³⁷ ? Or, un tel "programme" exige une initiation de l'homme; d'où l'importance de l'enseignement, et du même coup des cadres de l'éducation qui auront pour mission de préparer l'homme à devenir "cet homme nouveau" dans une "Cité nouvelle" qu'attendaient les militants du parti socialiste et les prolétaires aussi bien

dans La Maison du Peuple, le premier roman de L. Guilloux, que tout le long des pages du Jeu de Patience et des Carnets. Un "homme nouveau" qui est tout simplement un homme qui a reconquis son humanité, c'est-à-dire un Homme.

La nécessité de reconstituer les structures de l'éducation apparaît alors vitale. C'est pourquoi l'Enseignement sera l'un des thèmes centraux de la poétique de L. Guilloux.

5. L'homme face au surhomme ou le triomphe d'un humanisme à l'échelle humaine

La notion de sur-homme est dénoncée car, elle défigure l'homme tout en le leurrant. Il s'agit, de devenir pleinement homme d'abord, ce qui déjà en soi n'est pas une tâche facile. Car c'est presque toujours au nom de l'accès à une chimérique sur-humanité que les hommes courent le risque de tomber dans la sous-humanité voire l'inhumanité. Il s'agit de s'accepter, de s'assumer, et de reconnaître ses limites pour éviter de tomber, de retomber dans la barbarie. Toutes les guerres, particulièrement les idéologies qui les justifient, résultent en fait de ce manque de modestie et de réalisme qui crée un cadre de vie incompatible avec l'épanouissement réel de l'Homme; un cadre de l'homme qui écrase les hommes.

Cet aspect de la philosophie de L. Guilloux est résumé dans le Jeu de Patience, à travers cette réflexion à propos d'Ernst Kende, personnage historique (réfugié autrichien, prisonnier de guerre, dont la vie mouvementée fut pleine d'expériences humaines, dignes d'attirer l'attention) :

"(...) A son âge, les jeux étaient faits depuis longtemps, et comme il le faisait lui-même, il savait à quoi s'en tenir : la vie n'était pas nécessairement héroïque, loin de là! Elle était plutôt quelque chose de simple; la plus grande partie des hommes était faite pour cette simplicité et pour cette modestie qui ne voulait rien au-delà d'un contentement raisonnable, dans les affections humaines. Ils n'hésitaient pas à le dire, tout en sachant que de telles opinions le feraient passer pour un lâche, mais il en avait assez de cacher sa vraie pensée, et il était temps de dénoncer la mystification qui faisait de si nombreuses victimes, harcelées, surmenées par la nouvelle idole : l'Histoire, aveugle, comme toutes les idoles..."³⁸.

D'un côté la folie, l'"héroïsme" qui justifie que l'on torture, que l'on brise et que l'on tue au nom d'un prétendu nouvel "ordre" parfait; de l'autre, la revalorisation des constantes de base de la nature et de la culture de l'homme, et dont la première est la Patience, vertu qui est fondamentale et qui n'a plus de sens dans un siècle qui a opté pour l'impatience, la rapidité, la remise en question perpétuelle des acquis, et le "perfectionnement" à outrance : le concept de "progrès" a effacé cette vertu

qu'est la Patience. Or, pour Guilloux, il faut tenir aussi compte de cette valeur pour que le progrès ait un sens car :

"Dans l'ensemble des vertus qui constituaient ce que à son avis il appelait un homme, il savait depuis longtemps qu'il fallait inclure la Patience"³⁹.

Dans ses Carnets, Guilloux notait cette réflexion plus personnelle, après une visite effectuée dans un camp de réfugiés :

"Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de la Patience des humains, de leur courage ou de leur résignation"⁴⁰.

Résignation, courage, patience. Prendre le temps de réfléchir, de se juger et de vivre :

"Arrêtons-nous, comme le voyageur fatigué s'arrête au bord de la route. reposons-nous. Réfléchissons. Examinons. Autrement dit, mettons l'histoire en panne pour le temps qu'il faudra"⁴¹.

Ce n'est pas d'un regain d'accélération que le monde a besoin. En cette phase de son évolution, c'est un lit qu'il lui faut. C'est d'une pause qu'il lui faut pour exorciser sa peur; sa peur de lui-même et du monde - et se construire sans tricher une nouvelle âme et un nouveau cadre de vie sociale plus sain et plus réfléchi :

"(...) Mais à condition de n'avoir plus peur. Les hommes ont peur, pas seulement les uns des autres, mais d'eux-mêmes, peur de reconnaître les merveilleuses richesses qui sont en eux, peur de se construire, peur de la vie.

Arrêtons-nous et réfléchissons pendant qu'il en est temps encore, autrement, nous nous trouverons tous dans le chaos et malgré la lune conquise et tous les exploits qui nous attendent, dans le désastre de la civilisation du "sauve-qui-peut"⁴².

Nous avons pu ainsi suivre le cheminement de la pensée de Louis Guilloux, qui part de et revient à l'homme. Une pensée, une philosophie optimiste dans le fond puisqu'elle croit malgré tout à la capacité de l'Homme de changer le cours de l'Histoire et sa condition d'existence.

Mais l'originalité de cette pensée réside dans la méthode introspective préconisée dans ce retour à soi-même, ce "connais-toi toi même", et dans cet arrêt momentané de la course effrénée de l'homme pour permettre un recueillement nécessaire pour le salut de l'humanité.

Dans un siècle où tout est justifié par le perfectionnement perpétuel (et aveugle), au nom de l'avènement du sur-homme, Guilloux nous rappelle que,

comme Icare, nous risquons de perdre sur tous les fronts, à trop vouloir le chimérique et l'idéal.

La responsabilité de l'homme est très fortement mise en évidence et dénote chez Louis Guilloux d'une profonde croyance dans le triomphe de la raison et des valeurs de base qui ont fondé l'humanisme depuis toujours.

Nous avons pu observer l'émergence d'une philosophie de la Simplicité, de la modestie prudente; d'une philosophie de la Patience, du courage et de la foi en la Raison contre la Peur, la Douleur et la course aveugle et effrénée dans un espace-temps sans repères :

"(...) Yves de Lancieux avait raison : il fallait retrouver la simplicité, raccorder l'homme au monde, mettre bas les armes, non seulement ces armes grossières dont on use dans les combats sanglants, mais aussi les autres, ces armes invisibles dont, au-dedans d'eux-mêmes, les hommes étaient tout hérissés. Il avait raison : ce monde ne valait rien et il n'y avait pas d'issue, mais peut-être un recours dans la douceur. Les hommes ont perdu le sentiment de leur ignorance. C'était ce sentiment-là qu'il fallait retrouver d'abord. Oui : accéder à l'ignorance"⁴³.

Mais le courage, la raison et la Patience sont aussi nécessaires à la transmission des connaissances et des valeurs, c'est-à-dire qu'ils constituent des dimensions essentielles à l'enseignement : expliquer, persuader, réexpliquer en ayant foi dans le bon sens humain, tout cela exige du temps (la Patience), de la détermination et la foi en la raison (du Courage), enfin une démystification totale et une liberté de pensée par rapport aux préjugés de tous ordres (grâce à la Raison). Le profil de l'enseignement et de l'enseignant idéal, on l'entrevoit quelquefois au détour d'un chapitre de l'oeuvre de Louis Guilloux :

"Ah, Lefranc savait persuader! Il n'y avait pas homme au monde plus patient que lui, plus prêt que lui à tout expliquer et réexpliquer en commençant par le commencement, comme un maître d'école paisible, plein de foi en l'idéal qu'il professe.

Ce qui faisait le fond de la philosophie de Lefranc, c'était une croyance absolue au bon sens humain, ce bon sens même dont parlait Descartes, ainsi qu'il aimait si souvent à le rappeler.

De là aussi partait son esprit en ce qui concernait les temps futurs"⁴⁴.

Tout est résumé dans ce passage, la philosophie de Guilloux et sa vision de l'enseignement; l'espoir en la raison humaine; la confiance, malgré tout, dans l'homme et dans l'accès à une société future plus humaine et plus favorable à l'épanouissement de chacun de ses membres; enfin, l'avènement d'un nouveau mode d'enseignement à la mesure de l'attente de chaque homme.

NOTES :

- 1 L. Guilloux, Carnets, Tome 1 et 2 (1921-1974; 1944-1973), Gallimard, 1978.
- 2 J. Chancel, Radioscopie de L. Guilloux, Radio-France, 1er Juillet 1976, Casette de 60 mn.
- 3 L. Guilloux, la Maison du Peuple, Grasset 1953, suivi de Compagnons.
- 4 L. Guilloux, Salido (suivi de) OK José!, Gallimard, 1976.
- 5 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I et II, Gallimard 1942 et 1949, rééd. 1982.
- 6 L. Guilloux, Carnets, Tome I, page 118 (février-juin 1935).
- 7 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 448
- 8 L. Guilloux, Carnets, (194-1974), Tome I, P. 112, 13 octobre 1950.
- 9 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 477
- 10 L. Guilloux, Carnets (1921-1944), p. 368, avril 1944.
- 11 op.cit., p. 83, août-novembre 1930.
- 12 Albert Camus, Préface à la Maison du Peuple de L. Guilloux (Avant-propos), Grasset 1953.
- 13 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 28.
- 14 op. cit. p. 38.
- 15 op. cit. p. 40
- 16 Yves de Lancieux, dans Le Jeu de Patience, Tome II, p. 103.
- 17 J. Chancel, Radioscopie de Louis Guilloux.
- 18 J. Chancel, Radioscopie de Louis Guilloux.
- 19 Ibid
- 20 Ibid
- 21 Ibid
- 22 Ibid
- 23 Ibid
- 24 Ibid
- 25 Ibid
- 26 Ibid
- 27 L. Guilloux, Carnets (1944-1974), 5 août 1969, pp. 92-494.
- 28 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome II, p. 111.
- 29 L. Guilloux, Carnets (1944-1974), p. 73 (1948).
- 30 Jean Guehenno, Carnets du vieil écrivain, p. 163.
- 31 L. guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 513.
- 32 L. guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 43.
- 33 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 113.
- 34 A. Camus, Avant-propos de La Maison du Peuple de L. Guilloux, Grasset, 1953, p. 14.
- 35 Yannick Pelletier, Thèmes et symboles dans l'oeuvre de L. Guilloux, p. 231, Thèse, Klincksieck, 1979.
- 36 Carnets, L. Guilloux, Tome I (1921-1944), p. 71 (février 1930).
- 37 Thèmes et Symboles..., Yannick Pelletier.
- 38 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome II, p. 111.
- 39 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 399 (Yves Laroche).
- 40 L. Guilloux, Carnets (1944-1974), "Choses vues chez les sans patrie", 1961, p. 567.
- 41 op. cit. p. 493
- 42 op. cit. p. 494.
- 43 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome II, p. 107.
- 44 L. Guilloux, Le Jeu de Patience, Tome I, p. 107